

mens intéressants. Vers onze heures, nous sortîmes du Solimoens pour pénétrer dans un petit canal, sur le bord duquel est située la écherie de M. Estolano ; au bout de quelques minutes, nous nous trouvions au pied d'un joli débarcadère, puis nous montions les marches grossières qui conduisent à la maison. Sous ce climat, le plus simple hangar sert d'habitation. Une maison n'est, en réalité, qu'une sorte de vaste porche, et cela n'en fait pas moins une charmante, fraîche et pittoresque demeure. Un toit de feuilles de palmier met à l'abri de la pluie et protège contre le soleil ; il recouvre une vaste et haute salle où la famille se retire aux heures les plus chaudes de la journée, quand le soleil est par trop brûlant ; tout le reste est toit ou plate-forme. Celle-ci est considérablement plus large que l'espace couvert ; elle déborde d'un côté et se prolonge en un vaste plancher où l'on étale le poisson pour qu'il sèche. Le tout est élevé sur pilotis à environ huit pieds au-dessus du sol, afin de se trouver hors de l'atteinte des crues dans la saison pluvieuse. En face de la maison, juste au bord de la rive, sont plusieurs larges hangars en paille qui servent de cuisine ou d'habitation aux nègres et aux Indiens employés à la préparation du poisson. Je trouvai dans une de ces cases plusieurs Indiennes qui paraissaient fort malades, et j'appris qu'elles étaient là depuis deux mois, en proie à la fièvre intermittente. Cette terrible affection les avait réduites à l'état de vrais squelettes. Au dire du major Coutinho, la triste condition de ces pauvres femmes provenait sans doute de l'habitude, ordinaire à leur race, de manger de l'argile ou de la terre ; les malheureux ne savent pas résister à cet appétit maladif. Ces misérables créatures paraissaient tout à fait sauvages ; elles étaient venues de la forêt et ne savaient pas un mot de portugais. Couchées dans des hamacs, ou bien étendues sur le sol, nues pour la plupart, elles poussaient des gémissements, comme en proie à une profonde souffrance.

Nous fûmes accueillis avec beaucoup d'affabilité par les dames de la famille, qui nous avaient précédés d'un jour. On nous offrit de suite un hamac pour nous reposer, car c'est, dans ce pays, le premier acte de l'hospitalité envers quelqu'un qui vient d'un peu loin. Nous fîmes ensuite un excellent déjeuner avec le poisson de notre pêche qu'on accommoda de toutes les façons, grillé, frit, bouilli. Le repas n'en fut pas moins bon pour être pris par terre, et, "comme à la campagne," on mit la nappe sur le plancher recouvert déjà par un de ces larges paillasons en feuilles de palmier, qu'on est certain de trouver dans toutes les maisons, tapisant le pavé de briques et garnissant les hamacs. Après le déjeuner, la chaleur devint tellement intense que force nous fut de nous reposer à l'ombre. Seul, M. Agasiz, qui travaille à toute heure quand il a des spécimens à sa disposition, mit le temps à profit en préparant des squelettes de tous les poissons trop volumineux pour être conservés dans l'alcool. Vers le soir, il y eut un peu de fraîcheur ; nous allâmes visiter la plantation de bananiers, près de la case, et nous nous assîmes, non loin de la rive, sous un énorme calebassier qui donne une ombre épaisse, tant à cause de son luxuriant feuillage que parce que ses branches sont couvertes de parasites ; une mousse sombre et veloutée cache l'écorce de l'arbre et forme un contraste tranché avec la couleur vert pâle des fruits lustrés dont le vernis ressort ainsi avec plus de vigueur. Je dis un calebassier, simplement à cause de l'usage auquel les fruits de cet arbre sont employés ; ici cela s'appelle une "cuieira" (*crecentaria cajeput*) et le vase que l'on fait avec le fruit est une "cuia". Ce fruit est de forme sphérique, d'un vert brillant et d'un beau poli ; la grosseur en varie depuis celle de la pomme jusqu'à celle d'un melon volumineux. L'intérieur est rempli d'une pulpe molle et blanchâtre qu'on en retire facilement en coupant la "cuia" par la moitié ; on laisse ensuite sécher l'écorce et l'on fabrique de cette façon de charmantes coupes et des vases de différente grandeur. Les Indiens les ornent de peintures avec une très-grande habileté, car ils possèdent l'art de préparer un grand

nombre de couleurs brillantes. C'est un talent qu'on a depuis longtemps remarqué chez eux ; déjà dans le récit du voyage que Francisco Orellana (1) fit sur l'Amazone en 1511, on lit : "Les deux Pères qui faisaient partie de l'expédition disent avoir été frappés, dans ce voyage, de l'intelligence et de l'industrie de ce peuple (les Indiens) ; elles éclatent toutes deux dans de petits ouvrages de sculpture peints des couleurs les plus brillantes." C'est en mêlant à une espèce d'argile particulière le suc de plusieurs plantes tinctoriales que ces couleurs sont préparées. Dans une maison amazonienne, on ne voit guère sur la table d'autres ustensiles que ceux fabriqués par les Indiens avec les "cuias" enjolivées de mille façons.

J'aurais bien voulu étendre ma promenade jusqu'au sein des grands bois environnants ; mais la forêt impose ici le supplice de Tantale : autant elle est attrayante, autant elle est impénétrable. Les dames me dirent qu'il n'y a pas un seul sentier ouvert dans le voisinage de la maison.

Le lendemain, de bonne heure, nous partîmes en canot pour la chasse au poisson. Je dis à dessein la *chasse*, car c'est avec la flèche et la javeline que l'on prend l'animal et non avec l'hameçon ou le filet. Les Indiens ont une adresse étonnante pour tirer à l'arc les gros poissons ou pour harponner avec la lance les monstres du fleuve, tels que le *Pira-bai* (vache marine), lamantin ou dugon. Notre petite troupe se divisa en deux ; une partie prit place dans une grande embarcation pour aller traîner la sentie dans un lac de la forêt, tandis que le reste des pêcheurs montèrent un petit canot léger afin de pouvoir approcher de plus près les grosses pièces. Nous filâmes tout le long d'un charmant igarapé et, pour la première fois, je vis des singes sur les arbres, au bord de l'eau. Quand on arrive dans l'Amazone, on s'imagine qu'on va voir ces animaux dans la forêt aussi fréquemment que chez nous les écureuils ; mais, bien qu'ils y soient fort nombreux, il est bien rare qu'on parvienne à les voir de près, tant leur timidité est grande.

Notre promenade sur l'eau dura environ une heure, après quoi nous sautâmes à terre sur une sorte de petit promontoire, et nous entrâmes dans le bois. Les hommes marchaient devant, frayant au couteau le chemin, coupant les branches, écartant les parasites, déplaçant les troncs renversés qui obstruaient le sentier. Je fus étonné de la vigueur avec laquelle dona Maria, la belle-mère de notre hôte, ouvrait son chemin dans ce fouillis de végétation, aidait à rendre libre le passage, et abattait les branches avec son grand couteau. Dans ce pays si chaud, les femmes semblent devoir être indolentes et nonchalantes, et il en est bien ainsi dans les villes où elles ont des habitudes de mollesse, inconnues des femmes de nos contrées ; mais dans l'Amazone supérieur, celles qui ont été élevées à la campagne, au milieu des Indiens, sont souvent fort énergiques ; elles mettent la main à la rame et au filet aussi vaillamment que l'homme lui-même. Nous arrivâmes très-vite au bord d'un lac intérieur, où, comme disent les Indiens, d'une "agoa redonda" (eau ronde). Les noms indiens sont souvent très-significatifs. J'ai déjà donné la traduction du mot *igarapé*—sentier de la pirogue ;— pour en indiquer plus exactement la largeur, on y ajoute les syllabes *assu* (grand) ou *mirim* (petit) ; mais large ou étroit, un igarapé est toujours un canal en communication avec le fleuve et se terminant en cul-de-sac. Quand un canal se rattache à la fois aux eaux supérieures et aux eaux inférieures, ou conduit d'une rivière dans une autre, l'Indien lui donne un autre nom, celui de *paraná*, qui veut dire rivière, et dont il fait de la même manière *paraná-assu* et *paraná mirim*. *Paraná-assu*, la grosse rivière, désigne aussi la mer. Un nom plus significatif encore pour désigner un canal entre deux rivières est le mot portugais "suro" littéralement un trou.

Le lac était entouré d'une bordure de longues herbes, semblables à des roseaux, et quand nous approchâmes, des milliers d'oiseaux aquatiques au blanc plumage en sortirent à grand bruit et formèrent un large nuage au-dessus de nos têtes. Arrivés près du bord, nous cessâmes de nous étonner de ce grand rassemblement : l'eau était couverte d'écrevisses, qu'on aurait pu puiser à

(1) C'est Francisco Orellana qui découvrit l'Amazone. Il y pénétra par le Napo, affluent supérieur de la rive gauche. (N. du T.)